

Renaissance and Reformation Renaissance et Réforme



Rouiller, Dorine. Des airs, des lieux et des hommes. La théorie des climats à la Renaissance

Madeleine Savart

Volume 45, numéro 1, hiver 2022

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1094243ar>

DOI : <https://doi.org/10.33137/rr.v45i1.39138>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Iter Press

ISSN

0034-429X (imprimé)

2293-7374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Savart, M. (2022). Compte rendu de [Rouiller, Dorine. Des airs, des lieux et des hommes. La théorie des climats à la Renaissance]. *Renaissance and Reformation / Renaissance et Réforme*, 45(1), 243–245. <https://doi.org/10.33137/rr.v45i1.39138>

© Madeleine Savart, 2022



Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

éru
dit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Rouiller, Dorine.

Des airs, des lieux et des hommes. La théorie des climats à la Renaissance.

Les seuils de la modernité 25. Droz : Genève, 2021. 504 p. ISBN978-2-600-06256-5 (broché) 45 CHF.

Ce volume issu de la thèse de doctorat de Dorine Rouiller étudie la permanence des théories antiques des climats dans un vaste corpus de la longue Renaissance, soit du milieu du XV^e siècle au début du XVII^e siècle. À la croisée de l'histoire intellectuelle et de la critique littéraire, cette enquête discursive se distingue d'autres travaux contemporains de l'histoire des idées car elle est conduite en-dehors des différents courants de l'histoire des savoirs développés par Thomas Kuhn, Michel Foucault ou Georges Canguilhem. La diversité des textes abordés – traités médicaux, récits de voyage, fictions, ouvrages philosophiques et/ou historiques – illustre la continuité de la présence du modèle antique malgré son décalage par rapport au monde qu'il prétend éclairer, ce qui justifie l'entreprise d'analyse de discours menée par D. Rouiller. Si les spécificités génériques ou sociodiscursives des textes sont peu ou pas développées, c'est que l'étude se concentre sur les phénomènes de dialogisme, de reformulation, de présence implicite de ces théories dans des passages longuement cités et commentés. D. Rouiller vise ainsi à mettre au jour comment ces textes participent également à « la facture discursive [...] de la pensée qu'ils exposent » (33).

Cet ouvrage est structuré en quatre parties : les deux premières envisagent comment sont intégrées de nouvelles connaissances géographiques dans les théories du climat, tandis que les deux dernières explorent comment des réflexions ponctuelles se les approprient et les modulent. Sans tomber dans l'écueil d'une démarche qui viserait l'exhaustivité – entreprise impossible à atteindre, eu égard à la persistance multiforme des théories antiques du climat à la Renaissance que révèle son travail – D. Rouiller propose plutôt de nombreux passages de lecture rapprochée, dépliant finement les configurations stylistiques et énonciatives des passages qui ont recours aux explications climatiques.

Elle analyse tout d'abord comment l'expérience pratique des voyageurs et la découverte de l'habitabilité de la zone torride par les Européens viennent perturber un dogme antique, sans pour autant le disqualifier. Ne pouvant reconsidérer unilatéralement ce savoir traditionnel sans prendre le risque de voir leurs affirmations décrédibilisées, voyageurs et historiens mettent en œuvre des stratégies discursives complexes et variées pour assimiler cette rupture

théorique : permanence des vocables, variation de l'implication du sujet énonciateur, polyphonies, modalisations, rhétoriques de l'étonnement ou de l'argumentation empirique leur permettent de ne pas écarter d'un seul geste les théories que leur savoir renouvelé malmène. La référence aux Anciens, qui figure la conquête épistémologique en jeu dans ces découvertes européennes, représente en outre un moyen d'acquérir une légitimité supplémentaire. D. Rouillet souligne qu'elle permet également de reconduire des procédés de mythification territoriale, du « *locus horridus* [au] *locus amoenus* » (139).

Dans une deuxième partie est explorée la lenteur paradoxale de la prise en compte de l'existence d'un autre continent par certains auteurs européens. Si l'Amérique est parfois considérée sur le plan théorique, elle est très peu présente dans les typologies qui en découlent. Elle reste le plus souvent évoquée uniquement dans les réflexions climatologiques, sans influencer les conclusions auxquelles parviennent les auteurs. Les analyses de D. Rouillet s'attachent alors à déplier dans les textes les marques discursives des difficultés que représentent, pour le savoir européen, cette nouveauté géographique et épistémologique qui fragilise la « totalité systématique » (224) qu'une théorie des climats a vocation à être.

Les modalités de présence des savoirs climatologiques antiques sont ensuite étudiées au prisme des liens entre l'être humain et le lieu qu'il habite, à travers deux questions, soit d'une part la couleur de peau des habitants du continent américain et, d'autre part, le développement d'une pensée du cosmopolitisme. Le premier angle permet de mettre en avant l'hétérogénéité et la complexité des explications – naturelle, latitudinale, mésologique, solaire, héréditaire, culturelle – de la couleur de peau, qu'elles soient développées lors de « la découverte de la non-différence » ou de « la réélaboration théorique dans l'espace du cabinet » (231). Les méandres explicatifs des auteurs manifestent les difficultés à articuler, combiner ou hiérarchiser ces facteurs et témoignent d'une « intrication de doctrines et d'hypothèses » (313) : cela rend vain toute classification définitive de ces argumentaires que D. Rouillet considère finalement comme des opinions. Le second angle, situé aux antipodes d'une vision du monde découpé en différentes parties, lui permet de distinguer trois modes de présence des théories climatologiques antiques au sein de la pensée cosmopolite de la Renaissance : la correspondance, la mise à l'essai pratique et la juxtaposition, cette dernière laissant une large place à la contradiction entre savoirs antique et moderne. Dans cette dernière partie, D. Rouillet aborde la

question du rapport à *soi* impliqué par les théories climatologiques et réfléchit à l'articulation entre ces discours et le patriotisme. La question de l'*autre* reste quant à elle en suspens, car elle n'est pas directement présente dans les textes, son absence n'étant pas interrogée plus avant. L'étude se conclut sur la longévité des théories climatologiques traditionnelles du XV^e au début du XVII^e, rendue possible par leur adaptabilité, leur caractère polymorphe et multifactoriel.

La progression chronologique des parties permet bien de faire ressortir la « temporalité non-linéaire, faite de va-et-vient et de coprésence » (145) de la présence des théories climatologiques dans les textes de la Renaissance, à l'inverse de toute vision progressive du savoir. Refusant d'envisager les théories des climats comme un *paradigme* saisissable au prisme de l'*épistémé* de la Renaissance, D. Rouiller n'étudie pas des *lieux de savoir* climatologiques de la Renaissance, mais se focalise sur les textes pour y décortiquer les gestes de reprise, d'adaptation et de combinaison des théories antiques, dans un contexte géographique renouvelé. Si l'on regrette qu'elle ne justifie qu'en conclusion pourquoi elle se tient à distance de cet outillage critique, cela ne nuit en rien à la qualité de l'analyse minutieuse des textes et de certaines traductions qu'elle propose.

MADELEINE SAVART

Université Jean Monnet Saint-Étienne/Université de Montréal

<https://doi.org/10.33137/rr.v45i1.39138>